DAVID TOSCANA

Un train pour Tula

« David Toscana s'amuse à entremêler les histoires, chacune se nourrissant de l'autre, le hasard n'a pas sa place dans ce *work in progress* construit au cordeau sous des dehors fantasques. » Vincent Wackenheim, *La Revue littéraire*

« Le talent de Toscana, c'est d'être si merveilleusement réaliste qu'il parvient à réinvestir tous les lieux communs du réalisme et en révèle encore les infinies possibilités créatives. » *Books*

« Lire Toscana, c'est partir pour l'aventure, l'imaginaire, l'originalité. » Jean-Baptiste Hamelin, *Page*

LA REVUE LITTÉRAIRE

mensuel - octobre 2010

David Toscana, Un train pour Tula, *roman traduit de l'espagnol (Mexique) par François-Michel Durazzo, Zulma, 128 pages, 19,50 euros*

Celui-là qui aime les tiroirs lira avec enthousiasme ce roman qui réunit tous les attributs du genre picaresque – et plus encore. D'abord un héros, Juan Capistran, né – mais est-ce vrai? – d'un viol, et d'un Américain, nous sommes au Mexique dans la deuxième moitié du XIXe siècle, sa mère morte en couches, l'enfant renié par ses grands-parents qui mourront l'un écrasé par sa propre voiture, l'autre dévoré par les fourmis, et ce héros, frappé à un âge très tendre de la vision de l'amour vrai, pour le conquérir s'en ira, après avoir séjourné dans la Grotte aux crotales, fait la guerre, mais d'opérette, et contre les Français, pour revenir comme Ulysse, avec au cœur l'idée de séduire l'objet de toutes ses pensées, la belle Carmen – les choses ne seront pas aussi simples, sans parler du cœur des femmes, et j'ai dit qu'il y a plus encore.

Engagé par le très vieil homme qu'est devenu Juan Capistran pour écrire sa biographie, Froylan, délicieux velléitaire en mal d'emploi et d'écriture, et d'amour, malgré une Patricia, en échange d'une poignée de timbres qui valent une fortune, va se prendre au jeu, jusqu'à endosser le nom de Juan, et se mettre lui aussi, poussé par le vieil homme, à la recherche de sa Carmen («désire-la de toute ta chair, mais refuse-toi de la posséder»), et quitter peut-être Patricia, le narrateur tout-puissant laissant le lecteur tout benêt au milieu d'une phrase inachevée.

Ce ne serait toujours rien si en arrière-fond on ne vivait les folles aventures de la ville de Tula, en mal de prospérité, ville frontière prête à toutes les aventures, des concerts de piano (il y en aura 207), du recensement, de la préparation à la guerre qui ne vient pas, de l'arrivée du télégraphe, et finalement de l'occasion manquée d'être ville-étape sur le trajet du train, il y aura du western dans cette aventure-là, de la dérision et des personnages truculents, le père Nicator, le général Xavier Pisco, le maestro Fuentes, Dona Esperenza, et Buenaventura, dite la Noire, mère nourricière et mère tout court de Juan, et le docteur Izunza, n'en jetez plus, l'alcool coule à flots, entre tequila et mescal, nous sommes nés trop tard...

Et le roman de tricoter vivement les trois narrations, joyeuse mise en abyme, la vie sentimentale de Froylan, le vieux Juan qui dicte ses mémoires et la transcription pas toujours fidèle de son biographe – faut-il insister et dire que nous sommes passés du côté du roman? et David Toscana de s'amuser à entremêler les histoires, chacune se nourrissant de l'autre, le hasard n'a pas sa place dans ce *work in progress* construit au cordeau sous des dehors fantasques; ainsi la fin de la quête de l'amour impossible sera-t-elle recommencée trois fois, et rejetée par le vieil homme: «Un roman? Quel roman? Tu veux dire que pendant que moi je te demande une biographie, toi, tu écris un roman?», à chacun sa vérité.

On en sort tout haletant, épuisé, comme de la lecture de Mark Twain, ou de Don Quichotte, soit dit en passant le seul écrivain cité dans ce livre qu'on ne lâche plus quand on l'a commencé, et on ne boudera pas son plaisir à lire la transfiguration, parodique mais tendre, de l'amour impossible ou du roman d'initiation, ou jouir du plaisir de la construction et de la déconstruction, rien est sûr et tout est vrai, saluons cette liberté grande que cette rentrée littéraire, je veux dire française, aurait peut-être quelque peu oubliée.

Vincent Wackenheim

2 731013 041503

Mensuel
T.M. : N.C
☎ : 01 44 84 80 65
L.M. : N.C
OCTOBRE 2010

BOOKS

LE MERVEILLEUX RÉALISME MEXICAIN

Au pays de Juan Rulfo, David Toscana réinvente le réalisme magique.

LE LIVRE > David Toscana, *Un Train pour Tula*, Zulma, paru le 2 septembre.

« L'authenticité, en littérature, n'est pas une vertu morale mais esthétique. Est authentique celui qui narre ce qu'il connaît et connaît les limites de sa narration », écrit dans *Letras libres*, Rafael Lemus. Pour le critique mexicain, l'écrivain David Toscana – dont le roman *Un train pour Tula* vient de paraître en France aux éditions Zulma – est un exemple de cette authenticité : « Son monde est circonscrit à la région du Mexique qu'il habite et qu'il dépeint quasi à nu, tout juste parée de simplicité. De deux mots, jamais il ne choisit le plus complexe ; de deux phrases, jamais la moins vivante. »

Un train pour Tula reprend, dans ce style dépouillé, trois histoires en une : celle de Juan Capistrán, orphelin voué à une vie donquichottesque, en quête d'aventure et d'héroïsme ; celle de Froylán Gómez, désespérément amoureux d'une femme imaginaire ; et celle de Tula, ville mexicaine condamnée à mourir. « Tous les éléments du réalisme mexicain sont là : le village, la buvette, la frustration, le sordide. Le talent de Toscana, c'est d'être si merveilleusement réaliste qu'il parvient à réinvestir tous les lieux communs du réalisme et en révèle encore les infinies possibilités créatives. »

PAGE

Septembre 2010

LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE

DAVID TOSCANA

Dans un train avec Toscana, tout est possible !

Lire Toscana, c'est partir pour l'aventure, l'imaginaire, l'originalité. Il possède ce petit truc en plus qui confère à son œuvre la douce sensation d'un retour à l'enfance, aux primes lectures : celles qui font rêver les explorateurs, les aventuriers, avec leurs personnages loufoques habitant des contrées inconnues.

Par Jean-Baptiste Hamelin, Librairie Le Carnet à spirales, Charlieu

Juan Capristan est vieux et va bientôt s'éteindre, il le sent, son heure est venue. Il souhaite rencontrer son petit-fils, Froylan, écrivain en manque d'inspiration pour lui raconter cette vie qu'il transformera en roman. Juan a été conçu violemment. Il est le fruit d'un viol et est né dans une société mexicaine haute en couleur et dure en sentiments. La fille violée n'aura qu'à se taire et à se terrer afin d'éviter que le déshonneur ne s'abatte sur sa respectable famille. Juan naît et sa mère en succombe. Chassé de la maison, il est élevé par Négra, la servante noire. Toscana est capable d'écrire les pires horreurs avec un aplomb, une originalité et même un humour dévastateurs. Déjà, dans *El Último Lector*, il décrivait avec délice la vigueur d'un arbre dont les fruits étaient les plus beaux et les plus succulents... parce qu'il bénéficiait d'un terreau de choix, celui d'une fille assassinée et enterrée parmi ses racines ! Ce nouveau roman est un aller et retour entre le présent et la mémoire défaillante, parfois fabulatrice, de Juan. Exclu de la société, celui-ci tombe amoureux de Carmen. Il la souhaite ardemment pour femme et décide de lui prouver qu'il est un homme. Alors il part à la conquête du monde... et ne conquiert pas grand-chose en définitive. *Un train pour Tula* s'avère une quête ratée, un Graal jamais atteint. Quelle vie pourtant ! Quel parcours riche d'événements et de rencontres improbables. Toscana s'amuse et cela se sent. Il invente des personnages fascinants, des personnages de bandes dessinées, de contes, comme Fuentes, le musicien de la ville, fier, orgueilleux, persuadé qu'il est le seul à posséder le talent pour composer l'hymne de son pays. C'est aussi l'histoire de la ville de Tula, jalouse de la capitale et livrée aux mains de quelques notables sans vergogne qui incitent la population à procréer afin que leur cité devienne la ville la plus peuplée du pays ; l'histoire d'un curé qui joue de la religion pour accroître son pouvoir. On côtoie d'autres charlatans de Dieu puis une armée de boiteux, d'estropiés, de forts en gueule, à la recherche d'une bataille dans laquelle Juan s'enrôle ; on croise des généraux à la retraite, médaillés, fabulateurs fabuleux aux titres ronflants, et un médecin ivre mort. Bref, tous les personnages de Toscana ont un grain, et c'est cette folie qui rend ce roman si original. Bien que d'une construction complexe, il est d'une fluidité étonnante. Tout l'art de Toscana est de réussir à créer un univers, des personnages hors du commun affublés de tares qu'il sait rendre palpables. *Un train pour Tula* est à quai : embarquez ! •

David Toscana
Un train pour Tula
Traduit de l'espagnol (Mexique) par François-Michel Durazzo
Zulma, 288 p., 19,50 €

LU ET CONSEILLÉ PAR
É. Revéret
Lib. La Passerelle, Antony
T. Auxerre
Lib. L'Amandier, Puteaux
Y. Granjon Lib. Sauramps, Montpellier
C. Roux
Lib. Le Grand Cercle, Éragny-sur-Oise